

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

Tout envoi d'argent devra être adressé à

A. P. PIGEON,
Administrateur,
1786 Rue Ste-Catherine.



LE CANARD

Montréal, 1er Sept. 1894

Correspondance Editoriale
"CANARD"

Nos Habitants a Paris

Par. 16 août 1894.

Je vous date ma lettre de l'AU, département des Basses Pyrénées, à 20 milles de Lourdes, parce que je suis obligé de faire une étape dans cette ville fourmillant de souvenirs de Henri IV, afin d'avoir une journée consacrée à ma correspondance.

Pendant mon séjour à Paris il m'a été impossible d'avoir deux heures de liberté, j'étais l'esclave de plusieurs groupes de dames et d'amis que je pilotais dans les rues, sur les fleuves, au bois, etc.

Imaginez-vous un groupe de cinquante Canadiens voyant Paris pour la première fois et espérant y avoir des jouissances dans les prix doux. Pour les pèlerins tel et tel spectacle était défendu, il fallait les conduire dans des musées où l'on gardait son sérieux, parcourir des parcs que j'avais vus plusieurs fois, et donner à mes agréables compagnes une histoire abrégée de Paris et des rois de France. Le soir je tombais parmi un groupe d'amis dans le quartier du Panthéon et souvent il fallait me coucher à l'heure où les gens honnêtes songeaient à se lever. Le moyen d'écrire en de pareilles conditions.

Plaiguez-moi.

Ce qui m'a beaucoup amusé à Paris c'était la manie qu'avait nos Canadiennes d'appeler les cochers de place des "charretiers." Je leur avais donné une leçon à ce sujet mais les malheureuses n'en profitaient pas.

Un jour j'accompagnais trois pèlerines dans une promenade au bois de Boulogne. Le cocher, pris à l'heure, avait une bête étique, essoufflée et presque fourbue. J'étais assis sur le stropontin. Une dame en face de moi me dit : Faites donc fouetter le cheval je vous en prie. Je n'agis pas.

La dame cria : charretier !

L'automédon ne répond pas.

Charretier ! cria de nouveau la Canadienne.

Le chevalier du fouet reste immobile sur son siège comme un dieu Terme.

—Charretier ! charretier ! m'entendez-vous, clame la dame pour la troisième fois,

Silence au banc du cocher.

Je ne pouvais plus garder mon sérieux, j'étais sur le point d'éclater et de blesser ma compagnie avec mes fragments.

—Madame, dis-je avec un sang froid imperturbable, si vous l'appeliez "co-

cher" il vous répondrait immédiatement. Un charretier en France c'est un individu qui roule que la grosse charrette.

La dame changea de vocable pour interpellier le cocher et celui-ci finit par comprendre.

A propos du mot charretier voici ce qui est arrivé hier à une pèlerine à Bordeaux.

Le train rapide quitte cette ville à 6 hrs a. m. pour arriver à Lourdes à 1.45 p. m. La gare du Midi étant située à environ quatre milles du quartier des bonnes hôtelleries il fallait que la dame fut réveillée à quatre heures et demie du matin afin de partir pour la gare à 5 heures et demie au plus tard.

Elle dit à un des employés, la veille de son départ, de faire venir un "charretier" à 5.30 hrs le lendemain matin. Quel ne fut pas le ahurissement de la bonne canadienne au moment de sortir de l'hôtel d'y voir une lourde charrette à marchandises. Il y eut des explications. Madame paya deux francs de pourboire au charretier et trois francs ensuite à un cocher de place. La leçon lui profitera pour le reste du voyage.

Un type que j'aime à étudier c'est celui de l'habitant qui ne doute de rien à Paris.

Parce qu'il a quelques cents dollars dans sa poche il croit que les Parisiens lui doivent un féal hommage. Il a de l'aplomb, il veut agir à Paris comme à Montréal.

Le premier jour après son arrivée, il arrête sur le boulevard un gardien de la paix et d'un ton assuré :

Ah ! ça, monsieur, dites-moi, s'il vous plaît, où je pourrais trouver un tabac-niste par ici.

—Un quoi ? monsieur s'il vous plaît.

—Un tabac-niste !

—Je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que c'est que ça ?

—C'est un homme qui vend du tabac.

—Oh, alors, monsieur veut trouver le marchand de tabac ! Vous allez obliquer à droite jusqu'à cette statue et en face.

—Obliquer, je ne comprends pas.

—Obliquer monsieur, c'est d'avancer diagonalement devant vous.

—Diagonalement ?

—Oui, comme ça, et le policier complète l'explication avec des gestes.

La manière de reconnaître votre *Canayen* à Paris, c'est d'étudier les mouvements qu'il fait avec son parapluie sur les boulevards et dans les musées. Il pointe avec son rillard tous les objets qui l'intéressent au risque d'éborgner les passants. Il fuit tourner ce rillard au bout du bras, il en appuie la pointe sur les vitrines des boutiques au grand ahurissement du patron.

A l'entrée des salles de spectacles son maud t pepin est dans les jambes de la foule.

Dans le musée du Luxembourg il tape avec son parapluie sur les statues en marbre mais ce jeu ne dure pas longtemps. Les gardiens sont là pour le ramener à l'ordre.

A la fin de son repas, dans un restaurant, au lieu de payer au garçon il se lève et court à la cuisinière au désespoir de celui qui l'a servi et qui attend son pourboire.

Pour vous donner une faible idée de mes tortures à Paris lorsque je suis avec un *Canayen*, je vous citerai un mot authentique de ce dernier.

Je passais devant la statue de Henri IV.

—Quelle est cette statue me demande mon compagnon.

—Mais, mon cher monsieur, c'est celle de Henri IV.

—Henri IV ! Henri IV c'était un An-

glais, comment sa statue se trouve-t-elle ici.

Encore un trait de *Canayen*.

L'autre jour, à Bordeaux, nous passions devant le Jardin des Quinquonces. Mon habitant voyant un échafaudage très élevée au milieu de la place, demanda : un cocher ce que l'on y construisait.

Le cocher répond : Une tour.

—Une tour. En faveur de qui ?

Le cocher hausse les épaules et reste muet.

J'ai dans mon carnet plus de cinquante traits de ce genre que je garderai en réserve.

H. B.

LA FEMME DU RESERVISTE

Quand les réservistes s'en vont par bandes pour faire leurs vingt-huit jours, sous la conduite d'officiers et de sous-officiers qui leur font al'onger le pas et qui houspillent, par-ci par-là, les traînards, il y a de bonnes gens qui les regardent passer,—celui-ci avec une valise, celui là avec un paquet, un autre avec un pain,—et qui se disent : " Pauvres diables ! ça doit les embêter tout de même, car enfin c'est assommant de quitter ses habitudes, sa maison, ses affaires, sa femme ; tout ça, pourquoi ? "

Eh bien ! non, c'est une erreur ; si ça ennuie les uns, les autres sont enchantés, et ces derniers seraient furieux, et encore bien plus embêtés que les premiers, si on venait à leur supprimer cette période de service militaire. Et ce n'est pas parce qu'ils sont plus chauvins que les autres ; non, seulement ça leur rend service, cela les débarrasse pendant un mois des soucis du ménage et des créanciers, qui, décemment, ne peuvent mettre opposition aux appointements d'un simple troupière. Ce n'est pas le cas de tout le monde, j'en conviens, mais c'est tout au moins celui du nommé Isidore Cascaret : il se trouve même si bien au régiment, qu'il vient d'être invité à recommencer une nouvelle période de vingt-huit jours.

Seulement, ce qui amuse tant que ça Cascaret, n'amuse pas du tout le nommé Faufiltron, restaurateur, non plus que madame Zénaïde Cascaret, née Cresson. Pourquoi ces deux dernières personnes sont-elles si vexées c'est bien simple... c'est-à-dire non, c'est assez compliqué.

Ca caret, qui n'avait pas d'argent, s'était amouraché de Zénaïde, qui n'avait pas le sou. Elle avait bien un peu le nez de côté et la bouche de travers, mais, à part ça, elle n'était pas trop mal. Quand on n'est pas riche, on ne peut guère espérer séduire des Vénus ou des princesses, n'est-ce pas ? Cascaret s'était dit : " Je n'ai pas le moyen d'être difficile, épousons Zénaïde : elle a l'air modeste, c'est déjà quelque chose. "

Elle était très timide, en effet, si timide même, qu'elle ne voulait jamais lui causer en face, elle se tenait presque toujours de profil, autrement, elle baissait les yeux et se regardait les pieds tout le temps. Cascaret avait d'abord trouvé ça ridicule, mais, à la fin, il avait trouvé que c'était très gentil.

Quand on parla de fixer l'époque du mariage, il aurait bien voulu que ce fût pour tout de suite, mais les formalités nécessaires obligèrent la famille à le reporter à une date plus éloignée.

Le jour de la noce devait précéder de peu le départ de Cascaret pour sa période de réserviste, mais il n'en souffla mot, de peur que pendant ce mois d'attente un larron ne vint lui souffler sa timide fiancée.

La noce eut donc lieu selon les conventions arrêtées, une petite noce très simple, à Clamart, près du bois. C'était sans embarras, mais gentil tout de même, on s'amusa beaucoup pendant le repas, sauf pourtant le marié, placé en face de sa femme, qui, à moins

d'avoir l'air d'une momie, levait de temps en temps les yeux.

—Mais, n... de D... ! elle louche ! se disait Cascaret, m'étonne plus qu'elle voulait ne jamais parler que de côté !

Il était très contrarié, Cascaret ; oui, très contrarié, je vous assure. Comme il ne pouvait avoir l'air d'en faire seulement la découverte devant ses invités qui l'auraient pris pour un imbécile, il garda pour lui ce détail fâcheux, mais il perdit beaucoup de son entrain.

Il le perdit tout à fait vers le milieu du bal qui suivit le diner, quand il surprit sa femme, en compagnie du père et de la mère Cresson, en train de nettoyer son ceil de verre dans une tasse.

—Mais, n... de D... ! elle est borgne ! s'écria-t-il, furieux.

—Plaiguez-vous, dit la belle-mère d'un ton sec, je vous le conseille !

—Comment !... voilà maintenant que je dois être ravi ?

—Dame... mon cher, ce serait un tort, risqua le beau-père, car, de cette manière, vous êtes sûr que Zénaïde vous verra toujours d'un bon œil.

C'était un mot excessivement spirituel évidemment, mais qui ne réussit pas à calmer Cascaret ; la preuve, c'est qu'il traita le père Cresson d'esroc et de f... bête, déclarant qu'on aurait dû l'avertir.

—Voyons, soyez raisonnable, nous ne pouvions cependant pas mettre ça sur le contrat, puis qu'il n'y en a pas eu de fait !

Pour combler la mesure, les beaux-parents, ayant tant bien que mal apaisé la colère de leur gendre, l'avisèrent qu'ils avaient une petite confidence à lui faire :

—Nous devons payer le repas, dirent-ils ; nous le paierons, c'est entendu, seulement pas ce soir.

—Comment ?

—Oh ! nous le rendrons, nous vous remettrons ça d'ici... ah ! dans quelques jours, mais ce soir nous n'avons pas assez sur nous.

—Sapristi ! nous n'en avons pas pour un million ; combien avez-vous ?

—Ma femme a encore cinquante sous sur elle, moi onze francs seulement, nous avons notre billet de retour, ne vous inquiétez pas de nous.

—Décidément, vous vous f... du monde ! Comment, n... de D... ! vous n'avez que treize francs cinquante pour payer un diner de vingt-trois personnes et les musiciens ?

—Eh bien ! je vais vous dire... notre... notre banquier est en fuite ; oui, il est parti hier soir ; on croit qu'il est au... au chose, au Canada.

Ce fut le bouquet. Cascaret exaspéré, craignant de faire un mauvais coup, rentre dans la salle de bal où tout le monde s'étonnait de l'absence de la famille et des mariés ; il raconte l'histoire à un ami, qui la raconte à un autre ; au bout de cinq minutes, tout le monde est au fait de la situation, et comme personne ne veut payer, chacun se retire discrètement, mais sans traîner, laissant Cascaret s'arranger comme il voudra.

(A suivre)

AUX LECTEURS DU "CANARD"

Etes-vous allez à la nouvelle paroisse Ste-Elisabeth, St-Henri ? Non. Eh, bien, allez-y le plus tôt, voir les 2000 lots à vendre à sacrifice, sur les rues Notre-Dame, Gareau, St-Antoine, chemin de la Côte St-Paul, etc. Un escompte libéral est donné à tout acheteur. Pour autres informations, adressez-vous à L. F. Larose, agent d'immeubles, 3609 rue Notre-Dame, à St-Henri, ou sur les terrains.

Rafraichissez-vous pendant les chaleurs chez A. Robert, No 9 rue St-Laurent. L'eau gazeuse y est servie avec les meilleurs sirops préparés avec des fruits. Pas d'essence dans leur composition.

Oh ! les chaleurs ! chacun cuit dans son jus. J'ai perdu l'appétit, ma tête est souffrante et je n'ai plus de courage au travail.

Il y a un remède à cela c'est de s'adresser au professeur Geo. Tucker, No 1875 rue Ste-Catherine. Il a en mains les préparations qui vous guériront.

Fumez le BLACKSTONE le meilleur Cigare a 5c